

CHRISTIAN GAILLY

DRING



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE
A QUARANTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETE-
RIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 A 40 PLUS SEPT
EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE
H.-C. I A H.-C. VII

On y va ?

© 1991 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement
ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français du copyright, 6^{bis} rue Gabriel-Laumain, 75010 Paris.

ISBN 2-7073-1411-0

A première vue ce sont les deux mêmes fauteuils.

Même à seconde vue.

Les deux mêmes.

Pourtant le fauteuil de droite est plus confortable que le fauteuil de gauche.

C'est indiscutable.

C'est une question de coussins.

De cou-de-pied pour les chaussures.

De coussins pour les fauteuils qui ont des coussins bien sûr.

Tous les fauteuils n'ont pas de coussins mais ces deux-là si, dos et sièges.

Orientés l'un vers l'autre, les fauteuils, verts.

Séparés par une petite commode, ordinaire.

Adossés au mur d'une petite pièce, le bureau.

Au centre d'une petite maison, celle d'Asker.

La troisième en partant du bas de la rue.

Non, pas du côté gauche, du côté droit, les numéros pairs.

La petite porte noire sous le lilas.

C'est là.

Asker est assis dans le fauteuil de gauche, non par goût pour les coussins durs du fauteuil de gauche, Asker préfère les coussins moelleux du fauteuil de droite, et de loin, mais le matin Asker s'assoit toujours dans le fauteuil de gauche, face à la fenêtre, ouverte quand il fait beau.

Il fait beau, ça n'arrange rien.

Quand il fait beau, Asker se sent obligé d'aimer ce qu'il est, or il n'est rien, il regarde la haie.

Une haie haute avec un trou au pied.

Le hasard végétal a fait un trou au pied de la haie, juste en face des yeux d'Asker qui fume sa première cigarette.

La première de la journée.

Non, pas la meilleure.

Ni la plus mauvaise d'ailleurs, ça dépend des matins, de l'humeur d'Asker, généralement mauvaise.

Fumant, Asker regarde le trou.

Le silence local est total.
Totalement local.
Localement total.
A l'exception du chant du merle.
Le chant du merle est extrêmement varié.
Dans le tête d'Asker, une idée.
L'idée vague de noter les variations du chant du merle.

Comme l'autre, là.
Il s'appelle comment déjà ?
Messiaen, c'est ça.
Vaguement l'idée de faire comme Olivier.
Plus tard, songe Asker.
Quand le merle aura un dentier.
Par le trou cerné de petites feuilles dentelées, Asker aperçoit deux détails dans le jardin des voisins.
Presque rien.
Un peu d'herbe verte.
Un morceau d'allée cimentée, linéaire, rectiligne, simple trait clair, fragment d'horizon gris barrant le trou comme un diamètre.
Ce ne sont pas ces détails qui intéressent Asker.
Si intéressent est le mot.
Ce n'est pas le mot.
Qui distraient Asker.

Non plus.
Qui occupent Asker, le matin, vers dix heures.
Première heure consciente, lucide, d'Asker.
Lucide, assis, fumant, fixant le trou, Asker attend.
Qu'attend Asker ?
Asker attend de voir passer les pieds de madame Dumb.
Par le trou, Asker ne voit que ses pieds.
Les chaussures de madame Dumb, sauf le dimanche.
Chaque matin vers dix heures sauf le dimanche madame Dumb traverse son jardin pour aller chercher son courrier.
Doucement, doucement, pas exactement.
Va voir si elle a du courrier.
Suffit pas d'aller voir pour en avoir.
Ni d'aller le chercher pour en trouver.
Quand même, faut y aller.
Sinon, comment savoir ?
Je sais, songe Asker.
Asker aussi va voir s'il en a vers midi.
N'en a jamais mais ça n'a rien à voir.
Qui n'y va pas ?
Qui ?
Qui résiste à cette envie inepte ?